

**VANDALS
IN
PARIS**

THE GRIFTERS
PUBLISHING

ANTOINE FLANDRIN &
THOMAS VON WITTICH



Comment es-tu arrivé sur cette forme d'écritures fines qui se chevauchent ?

J'ai découvert cette forme d'écriture lors d'un voyage à New York en 1988. J'étais tombé sur les allover de Keith Haring et L.A. II sur des vases égyptiens. Ça m'a marqué. Des années après, je me suis dit que ce serait intéressant de raconter mon voyage en Indonésie en utilisant ce type d'écriture sur une table à opium que j'avais ramené de là-bas. J'ai écrit tous mes souvenirs au petit chrome autour de la table, c'était le début de mes silver diaries. J'ai ensuite développé ce type d'écritures qui se chevauchent à la peinture, à l'encre et à l'acide. C'était au début des années 2000 avant que tout le monde commence à faire des allover !

Entre le périphérique et ton atelier, tu as posé des petits tags au marker sans discrétion. Tu finis jamais au poste ?

Je kill tagger dans Paris la journée. Quand tu connais les rues, les visages, les situations, tu n'as pas grand chose à craindre. Tu vas tagger sur le périph, y a tellement de circulation et ça va tellement vite que personne ne te calcule. Une voiture de flics déboule, ils ont pas le temps de s'arrêter. Et si tu te fais arrêter, tu peux toujours t'excuser. Mh, j'explique que je suis artiste, je montre mon compte Instagram, mes collaborations avec Louis Vuitton... Tu peux t'en sortir. Alors que la nuit, il suffit que tu aies trop bu, tu fais pas attention, tu te fais serfer et effectivement ça se finit au poste. Comme ça, je me suis fait serfer trente ou quarante fois. Je déteste ça !

Dans ton atelier, tu as entreposé tes toiles et des sculptures. Tu fais partie des street artistes français entrés très tôt en galerie et dont les œuvres se vendent parfois à plus de 10.000 d'euros. Pourquoi ressens-tu le besoin de continuer à taguer dans la rue ?

Ça fait trente ans que je tague ! J'ai fait Seriz ainsi que plein d'autres blazes pendant plus de dix ans entre Paris et Lyon, avant de changer pour Sunset/Sun 7. J'aurais pu arrêter au début des années 2000. J'avais fait un déclin d'études à l'école d'art de Penninghen à Paris, j'étais webdesigner, je bossais à La Défense, j'avais ma petite mallette, mais c'était pas pour moi. Après la naissance de ma fille en 2002, j'ai commencé la peinture en atelier à plein temps. J'ai alors exposé mon travail dans les galeries, tout en continuant à faire un peu de graffiti illégal. Je vendais des toiles avec de la calligraphie inspirée du graffiti, de la gestuelle abstraite, et des portraits en calligrammes, oui, mais je ressens encore ce besoin de laisser ma signature dans la rue. Mon kill, c'est de peindre, mais il me faut le côté adrenaline.

How did you come up with this form of thin, overlapping tags?

I discovered this form of writing in New York in 1988. I had come across Keith Haring and L.A. II allover on Egyptian vases. This struck me. Years later, I thought it would be interesting to recount my trip in Indonesia using this type of writing on an opium table that I had brought back from there. I wrote all my memories with a little chrome marker around the table, it was the beginning of my Silver diaries. I then developed this type of overlapping writing in paint, ink and acid. This was in the early 2000s before everyone started making allover!

Between the highway and your studio, you wrote small tags with the marker without discretion. Do you ever end up at the station?

I love tagging in Paris during the day. When you know the streets, the faces, the situations, you don't have much to fear. You are going to tag on the highway, there is so much traffic and it goes so fast that nobody pays attention to you. If a cop car rolls in, they won't have time to stop. And if you get busted, you can still chat. I'll explain that I am an artist. I'll show my Instagram account, my collaborations with Louis Vuitton... You can get away with it. While at night, you happen to have drunken a little bit too much, you don't pay attention, you get arrested and you end up at the police station. Like that, I got busted thirty or forty times. I hate that!

In your studio, you have stored your paintings and sculptures. You are one of the French street artists who entered galleries very early and whose works sometimes sell for more than 10,000 euros. Why do you feel the need to keep tagging in the streets?

I've been tagging for thirty years! I wrote Seriz and plenty of other names for more than ten years between Paris and Lyon, before changing to Sunset. I could have stopped in the early 2000s. I started to study at the Penninghen art school in Paris. I was a web designer. I worked at La Défense, I had my little briefcase, but it was not for me. After the birth of my daughter in 2002, I started painting in the studio full time. I then exhibited my work in the galleries, while continuing to do some illegal graffiti. I sell canvases with calligraphy inspired by graffiti, abstract gestures, and portraits in calligrams, yes, but I still feel this need to leave my signature in the streets. I love to paint, but I need the adrenaline rush.





172

3DT-CKT

173





The illegal side of graffiti provides adrenaline rushes comparable to those of surfers on a giant wave. The fear is there, it is part of the game, it is even a source of inspiration. Once the adrenaline rush is over, you get a feeling of well-being, of accomplishment, a wild desire to start again ...

mieux commencent sur la richesse d'un courant dont ils ignorent tout ou presque. Le graffiti est entré au musée comme un animal sauvage entrerait dans un zoo mais sa vraie place est dans la rue. Et pourtant, je suis le premier à être ravi que le graffiti soit dans les galeries et les musées car sa reconnaissance passe obligatoirement par là, mais tout ça a été fait de manière tellement confuse et désordonnée.

Le lendemain des attentats du 13 novembre 2015, tu avais peint deux fresques "Fluctuat nec Mergitur" avec les GT. C'était la première fois que tu faisais un slogan, un message politique. Tu n'as pas eu envie d'aller plus dans cette direction ?

Le lendemain des attentats, on a fait ces murs comme un cri. Un cri de peine, de révolte, de résistance aussi. La symbolique autour de la devise de Paris : Fluctuat Nec Mergitur (Il est battu par les flots, mais ne s'abîme pas) était particulièrement appropriée et beaucoup de gens se sont retrouvés dans notre démarche. Les photos des murs ont fait le tour du monde et ont été partagées des milliers de fois sur les réseaux sociaux. La mairie de Paris en a même fait des affiches. C'était une manière de dire : Paris est touché mais pas coulé. Il y en a eu d'autres car beaucoup se sont exprimés, je crois qu'on en avait besoin. Notre approche a été politique mais surtout pas politicienne. Le graffiti est politique puisqu'on en dit. Le graffiti c'est rendre le béton fertile, fertile en couleurs, en couleurs, en idées, en images, en propositions, en constations, en irrévérence. Il est toujours transgressif sans être toujours subversif.

En 2020, tu as remis une couche dans les rues et sur les métros. Qu'est-ce qui t'as donné envie de refaire ce l'interdit ? Comment as-tu vécu ce come back ?

Ceux qui n'ont jamais aimé n'ont pas besoin de faire un come back ? Le graffiti est une formidable machine à fabriquer du souvenir et quand on se retrouve avec les membres du groupe, les anecdotes remontent surface et déclenchent invariablement des crises d'aller peindre. La vue d'une bombe, d'un marker ou d'un ancien "partner in crime" agit comme une véritable madeleine de Proust faisant resurgir nos souvenirs communs. Au lieu de prendre un taxi, on rentre à pied d'une soirée en faisant des tags et quelques throw-up sur le chemin du retour.

The day after the attacks of November 13, 2015, you painted two "Fluctuat nec Mergitur" frescoes with the GTs. It was the first time that you made a slogan, a political message. Haven't you wanted to go more in that direction ?

We painted these walls like a cry, the day after the attacks. A cry of pain, of revolt, of resistance too. The symbolism around the motto of Paris Fluctuat Nec Mergitur (She is tossed by the waves but does not sink) was particularly appropriate and many people related to our approach. Photos of the walls went around the world and were shared thousands of times on social media. The city hall of Paris even made posters of it. It was a way of saying: Paris is hit but not sunk. Many expressed themselves, I think we needed those messages. However, our approach was political, but not politics as usual. Graffiti is political no matter what. Graffiti is to make concrete fertile, fertile in colors, drips, ideas, images, proposals, disputes, irreverence. It is always transgressive without always being subversive.

In 2020, your name was back in the streets and on the subway cars. What made you want to go illegal again? How did you experience this comeback?

Those who have never quit don't need to make a comeback! Graffiti is a great machine for making memories and when you get together with the members of the group, anecdotes resurface and invariably trigger the desire to go paint. The sight of a spray can, a marker or a former "partner in crime", brings back our common memories. Instead of taking a taxi, we walk home from a party doing tags and throw-ups on the way back.



248

SKEO

249

